rouge et noir

98

novembre 1978 — mensuel — prix : 3,50 f

journal d'information de la maison de la culture de grenoble

FESTIVAL DU CINEMA EUROPEEN

novembre jour par jour

Me 1

Djamel Allam. Un chanteur berbère loin de l'exotisme. 15 h (G.S.). *Prix unique : 12 F ; enfants moins de 12 ans : 5 F.*

L'espace du temps : l'abstraction des années 50 en France. Exposition ouverte de 11 h à 13 h et de 14 h à 19 h jusqu'au 22 décembre. *Entrée libre.*

50 ans d'affiches de cinéma. Exposition réalisée par l'Association « Cinéma vivant ». Heures d'ouvertures de la Maison. Jusqu'au 12. *Entrée libre.*

Le film du cinéma. Photomontage dû à Antoine de Bary. Jusqu'au 12. *Entrée libre.*

V 3

Le temps d'une vie, de Roland Lepage, par le Théâtre Populaire du Québec. Mise en scène d'André Pagé. 20 h 45 (T.M.).

S 4

Festival du cinéma européen. Séances à 10 h, 14 h 30, 16 h 30 et 21 h (G.S.).

L'heure de critique du livre. Animation littéraire. 15 h (Bibliothèque). *Entrée libre.*

Relais-Information. 17 h (P.S.). *Entrée libre.*

Le temps d'une vie, par le Théâtre Populaire du Québec. 19 h 30 (T.M.).

D 5

Festival du cinéma européen. Séances à 10 h, 14 h 30, 16 h 30 et 21 h (G.S.).

Ma 7

Festival du cinéma européen. Séances à 17 h 30 et 21 h (G.S.).

Relais-Information. 18 h 30 (P.S.). *Entrée libre.*

Le Théâtre du Silence. Spectacle/danse. 20 h 45 (T.M.)

Me 8

Le Théâtre du Silence. Spectacle/danse. 20 h 45 (T.M.).

Festival du cinéma européen. Séances à 17 h 30 et 21 h (G.S.).

J 9

Le Théâtre du Silence. Spectacle/danse. Matinée scolaire 14h30. *Prix un. : 12 F.* Soirée 19h30. *Adh. : 16 F ; non-adh. : 30 F.* (T.M.).

Festival du cinéma européen. Séances à 17 h 30 et 21 h (G.S.).

Les problèmes de l'énergie. Conférence-débat avec M. Moynot de l'U.G.I.C.T. Le point de vue d'une organisation syndicale. 20 h 45 (P.S.). *Entrée libre.*

V 10

Le Théâtre du Silence. Cours public à 14 h 30. *Entrée libre.* Spectacle/danse à 20 h 45 (T.M.).

Contes d'Andersen. Lecture. 18 h. *Entrée libre (P.S.).*

Festival du cinéma européen. Séances à 17 h 30 et 21 h (G.S.).

S 11

Discritique. Animation musicale : 4e symphonie de Mahler. 15 h (Salle T.V.). *Entrée libre.*

Festival du cinéma européen. Carte blanche au cinéma suisse. Séances à 10 h, 14 h 30, 16 h 30 et 21 h (G.S.).

D 12

Festival du cinéma européen. Carte blanche au cinéma suisse. Séances à 10 h, 14 h 30 et 17 h (G.S.).

"Musiques de notre siècle". Ensemble Pupitre 14 (Amiens). Direction : E. Rosenfeld. Œuvres de Mozart, Fauré, Ravel... Concert organisé en collaboration avec le Centre Musical et Lyrique de Grenoble. 17 h. Couvent de Sainte-Marie-d'en-Haut.

Ma 14

Gerda Hartman, soprano et **John Whitelaw,** piano. Lieder de Brahms, Mahler, Schubert, Wolf. En collaboration avec les Heures Alpines. 20 h 45 (T.M.).

Me 15

Les mille et une nuits, de Jérôme Savary, par le Grand Magic Circus. Mise en scène de l'auteur. Spectacle co-produit par les Staedtische Buhnen de Freiburg in Brisgau. 20 h 45 (G.S.). *Adh. : 21 F ; non-adh. : 35 F.*

J 16

Les mille et une nuits, de Jérôme Savary, par le Grand Magic Circus. 19 h 30 (G.S.). *Adh. 21 F ; non-adh. : 35 F.*

Gerda Hartman, soprano et **John Whitelaw,** piano. Lieder de Brahms, Mahler, Schubert, Wolf. 19 h 30 (T.M.).

V 17

Contes d'Andersen. Lecture. 18 h (P.S.). *Entrée libre.*

Les mille et une nuits, de Jérôme Savary, par le Grand Magic Circus. 20 h 45 (G.S.). *Adh. : 21 F ; non-adh. : 35 F.*

S 18

Les mille et une nuits, de Jérôme Savary, par le Grand Magic Circus. 19 h 30 (G.S.). *Adh. : 21 F ; non-adh. : 35 F.*

"Musiques de notre siècle". Ensemble Pupitre 14 (Amiens). Direction E. Rosenfeld. Œuvres de Bartok, Quatrefages, Lantoine, Parmeggiani. 20 h 45 (T.M.).

D 19

Cinémathèque Française. 17 h (P.S). *Prix unique : 5 F.*

Ma 21

Mammifères sauvages. Exposition réalisée en collaboration avec la FRAPNA-Isère et le Muséum de Grenoble. Ouverture à 18 h. Heures d'ouverture de la Maison. Jusqu'au 22 décembre. *Entrée libre.*

Laissez-nous jouer. Film de Ivanka Grabtcheva (Bulgarie, 1974). Cinéma enfants. 14 h 30 et 20 h 30 (P.S.). *Moins de 16 ans : 4 F ; adh. : 9 F ; non-adh. : 14 F.*

Jazz : Wild Bill Davis Trio avec le danseur à claquettes **Jimmy Slyde.** 20 h 45 (G.S.).

Me 22

Laissez-nous jouer. Film de Ivanka Grabtcheva (Bulgarie, 1974). Cinéma enfants. 14 h 30 et 20 h 30 (P.S). *Moins de 16 ans : 4 F ; adh. : 9 F ; non-adh. : 14 F.*

J 23

Fragments d'un discours amoureux. Spectacle d'après le texte de Roland Barthes, par Pierre Leenhardt. 19 h 30 (P.S.).

V 24

Contes d'Andersen. Lecture. 18 h (P.S.). *Entrée libre.*

Fragments d'un discours amoureux. Spectacle d'après le texte de R. Barthes, par Pierre Leenhardt. 20 h 45 (P.S.).

Beethoven-Mahler. Concert par l'Orchestre de Lyon. Direction : Sylvain Cambreling. 1er concerto pour piano de Beethoven, soliste Mark Zeltser ; 4e symphonie de Mahler, soliste Michèle Lagrange, soprano. 20 h 45 (G.S.). *Adh. : 21 F ; non-adh. : 35 F.*

Animation-présentation par S. Cambreling. 18 h (G.S). *Entrée libre.*

S 25

Colloque de la Société Française de Mammalogie (sur les mammifères). A partir de 9 h. *Entrée libre.*

Fragments d'un discours amoureux. Spectacle d'après le texte de R. Barthes, par Pierre Leenhardt. 19 h 30 (P.S.).

"Musiques de notre siècle". Ensemble Pupitre 14 (Amiens). Direction : E. Rosenfeld. Œuvres de Mozart, Fauré, Ravel... 20 h 45. Concert présenté à l'Hexagone de Meylan en collaboration avec le Centre Musical et Lyrique de Meylan. *Adh. M.C. et C.M.L. : 16 F ; non-adh. : 30 F.*

Les mammifères carnassiers de France. Films et débat. 20 h 30 (G.S.). *Entrée libre.*

D 26

Colloque de la Société Française de Mammalogie (sur les mammifères). A partir de 9 h. *Entrée libre.*

Cinémathèque Française : 17 h (P.S.). *Prix unique : 5 F.*

Me 29

L'Opéra de Quat'sous, de Bertolt Brecht, musique de Kurt Weil, par le Centre Dramatique de Toulouse. Mise en scène : Maurice Sarrazin. Direction musicale : Xavier Darasse. 20 h 45 (G.S.). *Adh. : 21 F ; non-adh. : 35 F.*

J 30

Un auteur, un livre. Paolo Spriano : "L'occupation des usines, Italie, septembre 1920". 20 h 45 (P.S.). Débat à propos du livre en présence de l'auteur. *Entrée libre.*

L'Opéra de Quat'sous, de B. Brecht, musique de K. Weil, par le Centre Dramatique de Toulouse. Mise en scène : Maurice Sarrazin. Direction musicale : Xavier Darasse. 19 h 30 (G.S.). *Adh. : 21 F ; non-adh. 35 F.*

Sauf indication contraire, le prix des manifestations est le suivant : adhérents : 16 F ; non-adhérents : 30 F.
Pour le cinéma : adhérents : 9 F ; non-adhérents : 14 F.

Pour le Festival du cinéma européen de Grenoble (4-12 novembre) une possibilité d'abonnement pour plusieurs ou l'ensemble des séances est prévue. Se renseigner à la billetterie.

Il pourrait sembler mal à propos de protester contre l'austérité dans le secteur culturel, alors que, pour de plus en plus de familles de travailleurs, l'austérité prend le visage tellement plus concret et dramatique du chômage, de la stagnation ou de la baisse du pouvoir d'achat.

Mais ce qui est en jeu dans le secteur culturel n'est peut-être pas si éloigné de ce qui peut être vécu dans la vie quotidienne. Il s'agit aussi de la situation professionnelle des travailleurs de ce secteur, de leur emploi (en raison de leur situation financière, certaines Maisons de la Culture pourraient à l'avenir se trouver acculées à un processus de licenciements pour cause économique). Plus globalement la régression organisée de l'action culturelle, si elle n'est pas toujours perceptible immédiatement par la population, à la longue appauvrit quantitativement et qualitativement les pratiques culturelles. L'aggravation de la contrainte financière risque de conduire les équipements culturels à se faire eux-mêmes les instruments de cette régression : un peu moins de spectacles présentés ou des spectacles présentés moins longtemps (donc, de fait, réservés au public le plus averti et le plus informé) ; des spectacles moins ambitieux, moins novateurs car apparemment moins risqués sur le plan financier ; abandon progressif des projets de création ; moins d'interventions décentralisées, quelques milliers de personnes touchées en moins dans une ville, un département.

Si l'on multiplie ce résultat par l'ensemble des équipements d'action culturelle, si l'on y ajoute les difficultés matérielles et financières des équipes de création dans les différents domaines, c'est bien une *certaine politique culturelle* qui doit être mise en cause.

Quelques chiffres pour préciser cette situation et cette politique.

Pour les Maisons de la Culture, globalement, les subventions de l'Etat ont augmenté, compte non tenu de l'inflation, de 7 à 11 % en 1978 (1) et, selon le projet de budget, de 7 ou 8 % en 1979. Compte tenu de l'érosion monétaire officielle il y a baisse des subventions, mais la réduction réelle est encore plus forte du fait que les postes de coûts les plus importants ont augmenté plus vite que le coût moyen de la vie : charges salariales, prix des spectacles, tarifs publics.

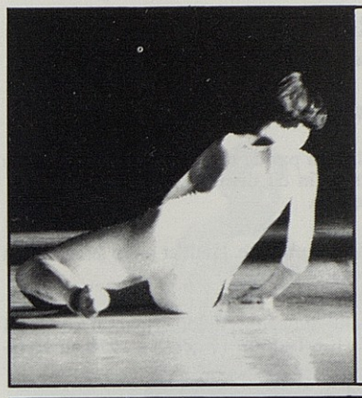
Il est significatif de noter que le projet de budget 1979 réserve ainsi une place bien particulière au secteur de l'action culturelle : l'augmentation globale des crédits du Ministère de la Culture serait de 17,8 % bénéficiant principalement au patrimoine et aux musées, elle n'est plus que de 15,4 % pour la musique, de l'ordre de 13 % pour les théâtres (mais 11,6 % pour les Centres dramatiques) et tombe à 7,2 % pour les Maisons de la Culture et les Centres d'action culturelle.

Nous ne pouvons que nous réjouir de ce que certains secteurs connaissent des majorations de crédits un peu moins catastrophiques, car des équipements comme le nôtre, en raison de la diversité de leurs interventions, de l'importance des ac-

(1) Sous réserve de majorations plus importantes pour les équipements en cours d'ouverture.

suite page 16 ►

sommaire



Ceci est cela
Photo
Francette Levieux

2 **calendrier**

A noter ce mois-ci **le Théâtre du Silence** et ses nouveaux ballets (du 7 au 10 novembre) ; la poursuite de l'exposition **l'Espace du Temps,** l'abstraction des années 50 en France ; un débat (le 30) à propos de la parution du livre de P. Spriano : **l'Occupation des usines Italie - septembre 1920 ;** G. Couffignal souligne l'importance de cet ouvrage pour qui veut comprendre les événements qui ont traversé l'Italie à cette époque. Enfin pour les enfants et les autres, une lecture des **Contes d'Andersen** les 10, 17 et 24 novembre et dans le cadre du cycle ciné-enfants, un film bulgare : **Laissez-nous jouer.**

5 **cinéma**

Un festival du cinéma européen à Grenoble regroupant des films de l'Europe de l'Ouest ; A. Thomas et J.P. Bailly nous présentent leur démarche. A propos du cinéma suisse largement représenté au cours de ce festival, B. Giger montre comment la Suisse, confrontée à sa propre image à travers sa production cinématographique, s'interroge sur elle-même. Autour du festival, une exposition évoquant 50 ans d'affiches et un photomontage nous permettront de retrouver les grands moments de l'histoire du cinéma.

Sylvain Cambeling
Photo
Jean Loustalot

8 **musique**

La Maison accueille ce mois-ci (le 24) **l'Orchestre de Lyon** sous la direction de S. Cambreling ; au programme : Beethoven et Mahler. J.F. Héron évoque l'œuvre de ce dernier compositeur. Le 14 novembre nous découvrirons *l'art du Lied,* expression musicale très particulière, grâce au talent de G. Hartman. C'est avec **Pupitre 14,** sous la direction de E. Rosenfeld, que s'ouvrira le cycle *Musique de notre siècle* (le 18). Le concert *Une ville, un jazz* de ce mois sera consacré au jazz classique avec **le Wild Bill Davis trio** et le chanteur à claquettes J. Slyde. La musique d'expression populaire n'est pas oubliée : à travers la musique et les chants berbères, **Djamel Allam** nous fera découvrir un autre aspect de la culture algérienne.

Jérôme Savary
Photo X

10 **théâtre**

Le Grand Magic Circus dans nos murs avec **Les mille et une nuits.** J. Savary en répondant aux questions de G. Molina situe le travail de sa troupe et ses perspectives. Avec **Le Temps d'une vie** de R. Lepage, la maison reçoit le Théâtre Populaire du Québec, que Patrick Brunel présente ici. Brecht à nouveau présent avec **l'Opéra de Quat'sous** monté par le Grenier de Toulouse. Enfin P. Leenhardt avec une adaptation des **Fragments d'un discours amoureux** de R. Barthes.

Dessin
de Deschamps

14 **sciences**

La survie des **mammifères sauvages,** un problème qui nous concerne peut-être... A l'occasion du 2e Colloque National de Mammalogie qui se tiendra à Grenoble, les 25 et 26 novembre, la Maison propose une exposition et des animations sur ce thème.

guide pratique
de la maison

rouge et noir 98

journal d'information
de la maison de la culture

Directeur de la publication :
Henry Lhong

Rédacteur en chef :
Jacques Laemlé

Secrétaire de rédaction :
Marie-Françoise Sémenou

Secrétariat :
Nicole Chevron

Comité de rédaction :
Jean-Pierre Bailly
Jean-Yves Bertholet
Philippe de Boissy
Patrick Brunel
Bernard Cadot
Jean-François Héron
Paule Juillard
Dominique Labbé
Yann Pavie
Roger Rolland

Ont également collaboré à ce numéro :
Georges Couffignal
Armand Fayard
Nicole Martin-Raullin

Page de couverture :
d'après une affiche de J.P. Andrevon

Mise en page : **Albert Peters**

Imprimerie **Eymond, Grenoble**
Commission paritaire
des publications n° 51-687
MAISON DE LA CULTURE
B.P. 70-40
38020 GRENOBLE CEDEX
TEL. (76) 25.05.45

Tirage : **12 000 exemplaires**
Le numéro : **3,50 F**
Abonnement **(10 numéros) : 20 F**

HORAIRES :

Ouverture de la Maison :
tous les jours, sauf le lundi.

Ouverture au public : à 11 h

Fermeture :
à 22 h lorsqu'il n'y a pas de spectacle en soirée ou dans l'heure qui suit la fin du dernier spectacle ;
à 19 h le dimanche.

Bureaux :
tous les jours, sauf dimanche, lundi et jours fériés de 9 h à 12 h et de 14 h à 19 h.

Guichet adhésions :
tous les jours, sauf dimanche, lundi et jours fériés de 14 h à 19 h ; de 13 h à 19 h du 17 octobre 1978 au 10 février 1979.

Billetterie-Location :
tous les jours sauf le lundi, de 13 h à 19 h 15 et une demi-heure avant chaque spectacle ; de 15 h à 19 h les dimanches et jours fériés.
La location est ouverte 10 jours avant la date des spectacles pour les adhérents (1 mois pour les collectivités ; 3 jours pour les non-adhérents). Elle s'effectue au guichet ou par correspondance (dans ce cas, joindre le règlement et une enveloppe-retour). Aucune réservation n'est possible par téléphone.

Spectacles :
Les spectacles commencent à l'heure indiquée sur les programmes. Les éventuels retardataires comprendront qu'on doive, parfois, les faire attendre avant de les introduire dans la salle pour ne pas perturber le début de la représentation.

Visites groupées :
Celles-ci s'effectuent sur rendez-vous les mercredis, jeudis et vendredis de 15 h à 19 h (s'adresser au service "accueil").

LES SERVICES

Discothèque : 6000 disques
Modalités d'emprunt : 2 possibilités pour les adhérents :
- soit, abonnement trimestriel de 10 F permettant d'emprunter chaque fois 1 à 3 disques pour une durée maximum de 2 semaines ;
- soit 1,50 F par disque pour les adhérents qui ne voudraient pas prendre l'inscription trimestrielle (1 à 3 disques pour une durée maximum de 2 semaines).

Horaires d'écoute et de prêt :

	ECOUTE	PRET
Mardi	13 h 30 à 15 h 00	14 h 00 à 19 h 30
Mercredi	11 h 00 à 14 h 00	11 h 00 à 18 h 00
Jeudi	13 h 30 à 16 h 00	16 h 00 à 21 h 00
Vendredi	13 h 30 à 19 h 30	
Samedi		11 h 00 à 19 h 30
Dimanche	15 h 00 à 19 h 00	

Bibliothèque : 10 000 livres,
150 revues et hebdomadaires et 10 quotidiens.
Prêt : pendant les heures d'ouverture de la bibliothèque ; il est arrêté un quart d'heure avant la fermeture.
Modalités : 2 possibilités pour les adhérents :
- soit, droit d'inscription unique de 12 F pour l'année permettant d'emprunter chaque fois 1 à 4 livres pour une durée maximum de 4 semaines ;
- soit, 1 F par livre pour les adhérents qui ne voudraient pas prendre l'abonnement annuel (1 à 4 livres pour une durée maximum de 4 semaines).

Horaires d'ouverture :
Mardi, jeudi : 13 h 30 à 21 h 30
Mercredi : 11 h 00 à 19 h 30
Vendredi, samedi : 13 h 30 à 19 h 30
Dimanche : 15 h 00 à 19 h 00

Galerie de prêt d'œuvres d'art
Modalités de prêt : participation financière de 10 à 80 F par mois suivant l'importance de l'œuvre (réduction de moitié pour les collectités adhérentes).
Horaires d'ouverture : 14 h à 19 h du mardi au samedi inclus.

Jardin d'enfants
Modalités : être adhérent à la Maison de la Culture.
Participation financière de 3 F par enfant sur présentation d'un billet de spectacle. Participation de 5 F par enfant dans les autres cas.
- Ouvert aux enfants de 2 à 6 ans, tous les jours, sauf le lundi, de 14 h à 18 h 45 et en soirée, mais uniquement pour les spectacles commençant à 19 h 30.

A noter que le jardin d'enfants ne sera pas ouvert systématiquement tous les dimanches (se renseigner à l'avance).

Bar-restaurant :
Ouverture à 12 h. Fermeture en même temps que la Maison.
Heures de service des repas : de 12 h à 14 h, de 19 h à 21 h (à partir de 18 h 30 les jeudis et samedis).
Menus à 18 F et 22 F et à la carte.

ADHESION

L'adhésion (1) procure un certain nombre d'avantages :
- une réduction notable sur les prix des spectacles ;
- une priorité de réservation des places ;
- la possibilité d'emprunt à la bibliothèque, la discothèque, la galerie de prêt d'œuvres d'art ;
- enfin, la participation au fonctionnement de la Maison de la Culture : Assemblée générale, élection des représentants des adhérents à l'Assemblée des membres titulaires.

Comment adhérer ?
Pour le nouvel adhérent ou le réadhérent :
- Remettre le bulletin d'adhésion entièrement rempli (pour les réadhérents ne pas oublier le numéro de la carte).
- Une photo (pour les nouveaux adhérents).
- La cotisation correspondante.
- L'autorisation des parents pour les jeunes de 10 à 16 ans.
- Pour le nouvel adhérent ou le réadhérent venant par le canal d'une collectivité, remettre ces différents éléments au "relais" de sa collectivité.

Tarifs de la saison 1978-1979
- Adhésion (2) 15 F.
- Abonnement à "Rouge et Noir" (mensuel de la Maison de la Culture) 10 numéros par an : 20 F.
- Adhésion + abonnement à "Rouge et Noir" (avec réduction sur le montant de l'adhésion) : 25 F.

(1) La présentation de la carte d'adhérent est demandée pour le retrait des billets à l'entrée des salles.
(2) L'adhésion est gratuite de 10 ans à 16 ans et au delà de 65 ans.

Photo X

Photo Jo Genovèse

festival du cinéma européen

Le festival international du film de court métrage et du documentaire n'existe plus ! (à Grenoble), vive le festival du cinéma européen. Le second prend en effet la place encore toute chaude du premier qui a décidé en juillet de s'installer à Lille sur l'alléchante promesse du retour à l'annualité de son financement.

Mais la ville de Grenoble qui a accueilli, dans le passé, des festivals aussi différents que ceux du film sportif, du film industriel, du film et de la jeunesse, du court-métrage et du documentaire, ne pouvait pas être en reste. Il convenait de donner leur chance aux associations les plus actives dans ce domaine pour tenter de réaliser non pas seulement une manifestation de remplacement, mais une nouvelle formule de festival, intégrée aux traditions cinématographiques locales.

Ce que l'Atelier Cinéma du Dauphiné et la Maison de la Culture ont prévu pour la première quinzaine de novembre est en effet une manifestation originale.

D'abord, par le choix de l'axe géographique. L'Europe de l'Ouest, qui est une entité à la fois politique, économique et culturelle. Il est surprenant qu'on n'ait pas encore pensé à lui donner une expression cinématographique qui révèlerait à la fois les traits communs et la diversité de cette foisonnante culture européenne. Si dans chaque pays l'industrie cinématographique a lancé sur le marché international de grands auteurs qui sont désormais mondialement connus comme Bergman en Suède, Truffaut en France, Fellini en Italie, pour ne citer que quelques-uns des plus célèbres, de nombreux cinéastes restent méconnus et leurs films ont du mal à franchir les frontières ou à trouver une distribution normale en France, en dépit de leurs remarquables qualités artistiques. Ce festival se propose justement d'essayer de les sortir des ghettos de la cinéphilie et d'offrir au plus large public de la région l'occasion de les voir.

Ensuite, la seconde exclusivité de ce festival est de viser à remplacer les prix traditionnels qui « sanctionnent » les meilleurs films dans les manifestations traditionnelles, par une offre d'achat des droits de diffusion non commerciale. Ce projet doit permettre la constitution d'un fonds de cinémathèque, modeste au début mais qui ira en s'élargissant, afin de procéder à la diffusion permanente des films dans toutes les associations intéressées de la ville et du département.

Pour la première édition, une trentaine de films seront projetés à la Maison de la Culture du samedi 4 au dimanche 12 novembre. 14 pays seront représentés. Il n'y aura plus comme par le passé d'exclusive de genre (documentaire ou fiction) ou de durée (court ou long métrage). Les programmes seront groupés en fin de journée, après le travail, ou en week-end. On pourra, en un week-end, voir le tiers des films présentés. Du lundi au vendredi, certains programmes seront présentés une nouvelle fois en séance gratuite, entre 12 h et 14 h, à la Salle des Concerts ou sous l'égide de Travail et Culture dans les entreprises. De plus, les soirées de la semaine et tous les débuts d'après-midi seront consacrés à des séances « off festival » dans les collectivités intéressées de la ville et du département.

« Des Suisses dans la guerre d'Espagne » de Richard Dindo

(Photo tirée du film)

A chaque édition, une sorte de *carte blanche* sera donnée à un groupe de cinéastes étrangers, ce qui permettra d'approfondir la connaissance de la production de ce pays. Cette année, le dernier week-end sera ainsi entièrement consacré au cinéma suisse et, en particulier, au film Kollektin de Zürich et au cinéaste Richard Dindo.

L'autre week-end fait une part non négligeable à la production régionale française avec des films de groupes occitans et bretons.

Ouvert à des productions de toutes origines, le festival est, pour l'essentiel, composé de films de fiction, de longs métrages réalisés avec des comédiens par des professionnels. Certains sont d'auteurs relativement connus des cinéphiles : Viderberg, Saura, Brownlow et Mollo, Reusser ; d'autres de cinéastes pratiquement inconnus. Des thèmes d'actualité sont présents : mouvements de femmes, rapports ouvriers-patrons, énergie nucléaire, enseignement... Les immigrés de l'extérieur (Espagnols, Portugais) et de l'intérieur (Occitans, Bretons) y trouveront également des films de leur pays ou de leur région.

La Cinémathèque française a été invitée à présenter aux amateurs, tard dans la soirée, après 23 h à la Salle des Concerts, une rétrospective d'anciens films européens.

Enfin, il n'y a aucun chevauchement entre les programmes, ce qui fait qu'on peut tout

suite page 6 ►

Renseignements pratiques :

Au cours du festival, 23 programmes représentant 14 pays, une très large part étant accordée aux films suisses et français (1). La projection des films se déroulera pour l'essentiel à la Maison de la Culture. Cependant, en collaboration avec le Centre Culturel Cinématographique, des séances sont programmées entre 12 h et 14 h à la Salle des Concerts ou au Théâtre ; dans ces mêmes lieux, grâce au concours de la Cinémathèque Française un certain nombre de films européens plus anciens seront projetés le soir après 23 h.

Le ciné-club de Travail et Culture proposera, quant à lui, des séances dans les comités d'entreprises.

Enfin, une décentralisation des films est prévue dans le département ; les collectivités intéressées sont invitées à prendre contact avec le secteur cinéma de la Maison de la Culture.

(1) Pour le programme détaillé, se référer au dépliant spécial.

suite de la page 5

50 ans d'affiches de cinéma

Cette exposition de 61 affiches montée par l'association « Cinéma vivant » présente l'art de l'affiche et des affichistes. Pas seulement une rétrospective nostalgique, mais une autre façon de regarder le cinéma.

... Il serait simpliste de penser que les affiches de cinéma ne valent que ce que valent les films. On ne peut nier que celle du *Train sifflera trois fois* n'est pas à la hauteur du chef-d'œuvre de Fred Zinneman : on est en présence d'une classique affiche de western, sans plus. Par contre, celle de *Les hommes ne pensent qu'à ça,* film qui ne restera pas dans l'histoire comme le meilleur d'Yves Robert, a permis à Guy Gérard Noel de réaliser une de ses plus belles créations et d'apparaître comme le meilleur affichiste français des années 50-60, sa relève étant incontestablement assurée aujourd'hui par Ferracci.

En fait, la fonction première de l'affiche de cinéma est bien précise : il s'agit pour le producteur d'inciter par l'affiche le public à voir son film ; en un mot il s'agit donc de vendre.

A ce titre le délire graphique de Gotlib a beaucoup fait pour la carrière de *Pataquesse.* Mais l'opposé, le style (pourtant passionnant) de Topor pour *La Faille* n'a pas – ou mal – contribué à faire connaître au grand public ce film de Peter Fleischman.

Mais, comme le dit Bertrand Tavernier (qui a préfacé récemment un très bel ouvrage sur les affiches de cinéma), l'affiche héroïque, l'affiche de cinéma reflet d'une époque et d'un style, revient aujourd'hui avec des armes inattendues, celles de la nostalgie et du sourire. De plus en plus souvent, on la trouve aux Puces, dans les Salles des Ventes, dans les musées – et, significativement, au-dessus du lit des adolescents. Si les ouvrages, eux aussi de plus en plus nombreux, qui célèbrent l'art de l'affiche en général, oublient trop souvent les affichistes de cinéma, réjouissons-nous que l'on puisse enfin leur rendre hommage.

voir si on le souhaite, et c'est d'autant plus facile qu'un système d'abonnement a été prévu avec des cartes pour une journée, un week-end ou pour la totalité du festival.

Des conférences seront faites par les auteurs d'ouvrages exposés à la vente pendant le festival. Des débats et ateliers donneront aux cinéastes et aux spectateurs des occasions multiples et concrètes d'échanger leurs points de vue et de se rencontrer.

Dans ces conditions, on voit mal comment le festival du cinéma européen ne serait pas une réussite.

Alain Thomas
Atelier Cinéma du Dauphiné
Jean-Pierre Bailly
Animateur cinéma
Maison de la Culture

l'image derrière le mirage

histoire et situation actuelle du nouveau cinéma suisse.

*Le dernier week-end du Festival du cinéma européen est consacré au cinéma suisse. La production de notre voisin attire depuis plusieurs années la curiosité et... l'engouement. Pour faire le point, nous publions ci-dessous d'importants extraits d'un article du journaliste Bernhart Giger**

Nice Time, de Claude Goretta et Alain Tanner, a été tourné en 1957. Vingt ans plus tard exactement, en 1977, le film d'Alain Tanner, **Jonas – qui aura 20 ans en l'an 2000,** fait l'objet d'un débat parlementaire, et le parti genevois d'extrême-droite *Vigilance* veut censurer le film. Deux événements qui tous deux définissent de manière typique la Suisse et la situation des cinéastes en Suisse : **Nice Time** fut tourné à l'étranger, à Londres ; les films des Suisses ont toujours déclenché des réactions comme celle de *Vigilance* – deux événements, et, entre eux, quelque chose qu'on peut définir comme une histoire.

Un autre langage

... Le nouveau cinéma suisse qui s'était donné pour tâche de mettre en parallèle l'image bien connue de la Suisse avec la réalité, qui interrogeait cette image et en découvrait la fausseté, ce nouveau cinéma suisse dérange à bien des égards, gêne et scandalise... Les nouveaux films suisses prennent leur source dans le malaise même qui ronge la Suisse, leur propre pays, et ils ne produisent pas l'image que la Suisse donne généralement d'elle-même : l'image d'un paradis. Ces films nous montrent ce qui se cache derrière cette image de rêve. Dans ce nouveau cinéma, les Suisses découvrent une Suisse où on leur a détruit l'image de *leur* Suisse. Ils voient ce qui se cache derrière l'apparence du bien-être. On s'adresse à eux. On les oblige à se confronter à leur propre image.

On tournait des films, des courts-métrages et des longs-métrages, des documentaires, des films expérimentaux, des films de fiction. Ils étaient produits à bon marché ; ils ne montraient pas seulement des gens pauvres, ils étaient eux-mêmes des produits pauvres. Situation unique : dans un des pays les plus riches du monde, les cinéastes manquaient – et manquent toujours – avant tout d'argent. Ceux qui, dans ce pays, veulent faire de la culture autre chose qu'un ornement, peuvent compter qu'on les enfermera dans un ghetto culturel. Le cinéma, c'était une voix sortant du ghetto. Grâce à lui, dans les images qu'il en donnait, s'exprimaient des voix venues des prisons, des foyers, des baraques ; à travers sa situation, c'est la prison culturelle qui s'exprimait. Ces voix, on les entendit ; et si la situation décrite par le nouveau cinéma était particulière, le public qu'il trouva fut lui aussi particulier.

Les lieux de projection

Les films étaient projetés dans les locaux les plus divers, salles de sociétés, salles de paroisses, maisons de jeunes, et plus tard dans des ciné-clubs et des salles indépendantes. Là, les films ne se heurtaient plus à aucune résistance, ils devenaient au contraire ce pourquoi ils avaient été faits : un matériau de discussion. Ils n'étaient pas auréolés de la gloire à laquelle s'attend le public des salles de cinéma. Au contraire leur forme simple et dépouillée, leur manière presque trop directe, leur engagement spontané, quelquefois naïf pour les marginaux, et cette image différente, sans beauté de la Suisse qu'ils produisaient, étaient ce qu'on attendait dans de tels lieux. Bien sûr, il ne faut pas surestimer le public de ces salles. Les films qui passent dans les salles de cinéma et ceux que la télévision propose à 20 h 30, atteignent un public beaucoup plus large, mais ce public est anonyme, et, au cinéma ou à la télévision, les cinéastes n'ont jamais la possibilité d'avoir un contact direct

Charles mort ou vif – A. Tanner, 1969. Photo Cinémania.

* Introduction au catalogue des films suisses 1977, édité par le Centre suisse du cinéma.

avec les spectateurs... Dans ces salles, il n'y avait peut-être que cinquante, cent, quelquefois deux cents spectateurs, mais venus avec une intention précise. Et les cinéastes pouvaient discuter avec les spectateurs, avec leur public.

... Le refus de l'image *officielle* de la Suisse créait un lien entre ces films, un lien aussi entre les cinéastes. Le cinéma suisse était un mouvement, une passion commune, et l'intérêt général passait avant les intérêts personnels. Le réseau des lieux de projection ne se développa pas. Les cinéastes, qui avaient tourné des films importants pour ce type de public, s'en désintéressèrent et réalisèrent des films de fiction qu'ils voulaient faire passer dans les grandes salles du système en place. C'est ainsi que la nouvelle vague du cinéma suisse alémanique, puisque c'est ainsi qu'on l'appelle, a dissout l'unité du mouvement. Les intérêts du mouvement disparurent devant les intérêts propres des cinéastes.

Le Groupe 5 de Genève

Quand on parle du nouveau cinéma suisse, on fait une distinction entre les films suisses romands et les films suisses alémaniques ; on parle des longs-métrages de fiction romands et des documentaires suisses alémaniques. C'est une simplification inexacte. La Suisse allemande a produit des films de fiction de tout temps de même que la Suisse romande a produit des documentaires. Cela tient à la situation propre des films produits à Genève, qui firent connaître le cinéma suisse à l'étranger, ce qui n'était plus arrivé depuis de longues années, et par là même influença le public suisse. Il faut analyser en profondeur ce qui a amené les cinéastes suisses allemands à laisser tomber le public des salles non spécialisées. Cette décision fut certainement influencée par les succès remportés par les cinéastes du « Groupe 5 » de Genève. Aussi, quand aujourd'hui on les critique et qu'on leur reproche de se soucier trop peu de l'intérêt général et de ne pas resserrer les liens, il ne faut pas oublier que c'est eux qui par leur travail ont ouvert au cinéma suisse des perspectives qu'il n'aurait probablement jamais atteintes sans eux. « Si le nouveau cinéma suisse est maintenant "in", écrit Urs Jaeggi dans *Cinéma* en 1974, s'il est reconnu comme un exemple de la production culturelle suisse, c'est grâce à l'obstination qu'ont apportée sans cesse les membres du Groupe 5 à faire passer leurs films dans les salles de cinéma. »

Leurs premiers films sont certainement parmi les films produits le meilleur marché, on a de la peine aujourd'hui à y croire : **La lune avec les dents** de Michel Soutter (1966-67) a coûté 30 000 F, **Charles mort ou vif** d'Alain Tanner (1969) 60 000 F. En plus du fait que les cinéastes n'avaient trouvé, à cette époque, de meilleur financement, ils avaient aussi vu qu'un petit budget pouvait être un moyen d'expression. Michel Soutter a dit un jour que des budgets trop importants « allaient créer une rupture avec les actuels moyens d'expression ». D'une part, les films du Groupe 5 étaient l'expression de la pauvreté, mais d'autre part, si ces films étaient bon marché, c'était parce que les cinéastes y étaient contraints, s'ils voulaient tourner et qu'ils pouvaient par là même mieux s'exprimer. Les cinéastes genevois se solidarisaient avec les gens pauvres, ils n'essayaient pas d'entrer au cinéma les jours de semaine vêtus de leurs habits du dimanche. Ce dont ils parlaient correspondait aux moyens dont ils disposaient. Le regard qu'ils jetaient sur le monde, et les histoires qu'ils inventaient n'étaient pas tributaires du succès...

« Je fais le cinéma que j'ai envie de faire, pour lequel je me sens fait et j'adapte ce désir à la réalité ».
Michel Soutter.

et les autres...

Les films de fiction des Genevois ont fait connaître à l'étranger le nouveau cinéma suisse, mais leur succès n'a pas servi à l'exploitation des films de fiction suisses alémaniques. Alors que les films romands marchaient très bien en France, les films suisses-allemands n'entraient pas dans le circuit des cinémas allemands. En Allemagne d'ailleurs, les portes des cinémas sont aussi fermées aux cinéastes allemands. Il a fallu donc encore plus d'énergie aux cinéastes suisses-alémaniques pour faire passer leurs films dans les salles qu'aux romands. Le fait que les films soient réalisés avec de petits moyens, et que les réalisateurs n'aient pas de carnet de chèques derrière eux, était un handicap encore plus lourd.

Ces films, de plus, n'entraient pas dans la catégorie des films de divertissement. Ils racontaient des histoires construites avec des documents authentiques, l'histoire d'un réfugié politique, Serge Njetschajew, qui, vers 1970, fut remis aux Russes par les autorités suisses ; l'histoire d'un « petit gibier » que la prison rend criminel ; l'histoire d'un étudiant en médecine, David Frankfurter, qui à Davos, en 1936, assassine le responsable du NSDAP dans notre pays, Gustloff – ils parlaient encore une fois de la Suisse...

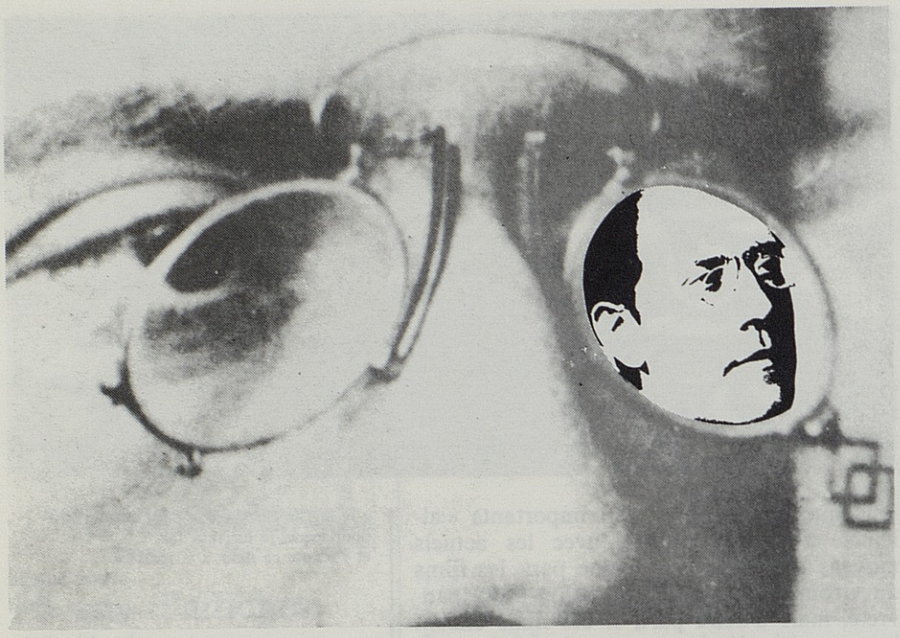
Bernhart Giger

Le film du cinéma

Le film du cinéma n'en est pas l'histoire. Ce photomontage est né parce que Antoine de Bary a vu son amour du septième art mis au pied du mur qu'on lui demandait de décorer. Il s'agissait du mur du grand hall d'une salle nouvelle élevée à La Foux-d'Allos dans les Alpes-de-Haute-Provence. L'idée d'un montage géant, composé de quelque cinquante montages reflétant chacun un moment du cinématographe, ou un des grands noms, ou un des grands courants qui l'ont traversé, cette idée s'était séparée d'emblée de toute intention anthologique ou sujétion étroite à la chronologie. On ne s'étonnera donc pas de ne pas trouver ici l'impossible, le film qu'on place au-dessus de tous les autres, le plus beau visage du star-system, le chef-d'œuvre qu'on *sait* être le chef-d'œuvre inconnu... Dès lors, c'était le pari de faire son propre film, comme on aime à faire partager ce qui nous paraît essentiel dans la vie. Et quel art plus présent chaque jour pour des centaines ou millions d'hommes dans le monde que le cinéma ? Et quel art se nourrit davantage de nos mythes, de nos rêves et de nos combats ?

Cinémania
La boutique des affiches et photos de cinéma
Affiches, photos de films, de stars, en couleurs, en N et B 6, rue des Anglais – 75005 Paris. Tél. 325.70.06 catalogue contre 5 F en timbres.

gustave mahler



Musiques de notre siècle

Notre siècle, bientôt octogénaire, a-t-il atteint l'âge de raison en musique ? Il ne le semble pas, à voir le divorce quasi général du public avec la musique de son temps. Il est vrai que le XXe siècle est le premier qui ait connu un véritable éclatement des langages musicaux au point qu'il est souvent difficile de se sentir contemporain de toutes les musiques d'aujourd'hui. Le cycle *Musiques de notre siècle* que nous entamons ce mois-ci, n'éludera pas cette diversité, mais en fera sentir la fécondité, à travers la filiation des écoles aussi bien que l'opposition des esthétiques. Les concerts comporteront des œuvres repères, appartenant presque toutes à la première moitié du siècle, et des œuvres d'aujourd'hui, témoins de la richesse des trente dernières années. Des animations permettront, dans la plupart des cas, de rencontrer les musiciens pour découvrir en leur compagnie les chemins de la création d'aujourd'hui.

J.F.H.

Programme :

- Ensemble **Pupitre 14** d'Amiens (direction Edmond Rosenfeld)
  - 12 nov, Sainte-Marie-d'en-Haut
  - 18 nov, Maison de la Culture
  - 25 nov, Hexagone de Meylan
- **Hommage à Olivier Messiaen**
  - les 8 et 10 décembre
- **Trio à cordes français,**
  - 12 janvier
- **Quatuor de flûtes Arcadie,**
  - 8 février
- Musique grecque par **l'Ensemble Instrumental de Grenoble,**
  - 10 mars
- **Boris Sluchine,** trombone et **Alain Neveu,** piano,
  - en mai
- **Sextuor à cordes de Paris,** direction Yvon Carracilly, en juin.

L'orchestre de Lyon, sous la direction de Sylvain Cambreling, vient à Grenoble. Nous l'accueillons avec un concert consacré à Beethoven et à Mahler. Du premier, on entendra le concert n° 1 pour piano (soliste : Mark Zelster) ; du second la 4e Symphonie (soliste : Michèle Lagrange, soprano) (1). A cette occasion, Jean-François Héron retrace l'itinéraire de ce grand compositeur encore peu connu du public.

Ce n'est que depuis le film *Mort à Venise* que la musique de Gustave Mahler (1860-1911) a trouvé le chemin du public. Auparavant, les rares personnes qui avaient pu l'entendre restaient perplexes, déroutées par les effets de masse, les harmonies bizarres, le mélange de naïveté et de recherche, la dimension des œuvres, l'assimilant quant à cela à son contemporain Bruckner. Les auditeurs de Mahler lui avaient fait, en son temps, les mêmes reproches : « musique de chef d'orchestre » disait-on, rendant ainsi hommage à l'un des plus éminents chefs de tous les temps.

Après avoir dirigé à Kassel, Prague, Leipzig, Budapest et Hambourg, n'avait-il pas été nommé, à 37 ans, directeur du fameux Opéra de Vienne ? Par sa rigueur, le jeune directeur en fit l'un des établissements les plus prestigieux du monde, ce qui n'allait pas sans des difficultés internes qui le conduisirent, en 1907, à résilier sa charge. Jusqu'à sa mort, il continua ses tournées de concerts aux Etats-Unis.

Cette position très en vue occultait, pour le public, son activité créatrice : il consacrait tous ses étés à la composition, essentiellement de symphonies et de Lieder, fort apparentés les uns aux autres, « son Lied s'enfle souvent à des dimensions symphoniques. Et ses symphonies, en dépit de leurs proportions gigantesques, procèdent de l'esprit du Lied » (Romain Goldron).

Les parties vocales, solistes ou chorales, sont très souvent présentes dans ses symphonies. A plusieurs reprises, le recueil *Des Knaben Wunderhorn* sert de base à son inspiration. C'est la veine populaire revivifiée qui transparaît, accompagnée de fragments de fanfare, de souvenirs de chants du folklore, puisés à la mémoire de son enfance en Bohème. Mais Gustave Mahler est loin d'être un « folkloriste » : tous ces apports sont fondus dans une manière très personnelle, souvent sarcastique et dérisoire, à la façon d'un Jérôme Bosch. On a pu y déceler le refus des épanchements faciles du romantisme sur son déclin.

Et pourtant le compositeur ne renie pas l'héritage : l'exaltation du sentiment de la nature est très sensible, notamment dans les premières symphonies. C'est sans doute de ce conflit entre les derniers feux du romantisme et l'expressionnisme naissant que provient l'originalité du langage de Gustave Mahler.

A cela, il convient d'ajouter que le compositeur est l'un des derniers à jouer de toutes les ressources de l'orchestre romantique pris comme un tout. Il le confirme dans son gigantisme et lui confie un rôle de **durée** : les multiples mouvements des symphonies s'étirent, reviennent sur eux-mêmes, semblent ne plus finir. S'agit-il d'abolir le temps, la durée même ? De suspendre le cours de la vie en se plongeant – nous plongeant – dans la vraie vie hors du temps, la Musique ?

Jean-François Héron

(1) Discritique du 11 novembre sera consacrée à cette symphonie.

l'art du lied

Imbriquer étroitement texte et musique, voilà ce que se propose le *lied*, forme tellement spécifique du monde germanique, que l'on a renoncé à traduire le terme en français. Durant 150 ans, de Mozart à Richard Strauss, presque tous les compositeurs se sont essayés dans le genre, avec de nombreuses réussites qui font les délices des mélomanes aujourd'hui : Schubert, bien sûr, maître incontesté de cette forme, mais aussi Robert Schumann, Johannes Brahms, Hugo Wolf et tant d'autres.

L'art du *lied* exige une parfaite musicalité et une connaissance approfondie de la langue, afin de mieux rendre chaque inflexion du texte musical en rapport avec le texte poétique. Gerda Hartman, d'origine sud-africaine, a fait ses études au Mozarteum de Salzbourg, capitale mozartienne, où elle a également reçu il y a deux ans le prix Hugo Wolf pour le *lied*. C'est dire son goût pour cette forme musicale, ce qui ne l'empêche pas de fréquenter avec autant de bonheur, le répertoire ancien et la création contemporaine.

Dans ses récitals des 14 et 16 novembre, elle sera accompagnée par le pianiste canado-américain John Whitelaw.

djamel allam

Il est algérien, et c'est en berbère, sa langue maternelle qu'il chante. Il est déjà venu à Saint-Martin-d'Hères au printemps. On le retrouvera avec plaisir le 1er novembre, lui, qui puise dans la musique traditionnelle de son pays et la transforme – et qui a réussi un pari : se faire entendre de tous. Djamel Allam est accompagné de Ramdane (luth, guitare) et de Sido (derbouka, bendir, percussions).

En Europe, en dehors du cercle restreint des ethnologues, on a toujours ignoré ou rejeté la musique maghrébine. Même en Algérie, ce qu'on m'apprenait au conservatoire de Bougie quand j'étais jeune, était de la musique andalouse ! Je suis né en Kabylie, ma langue maternelle est le berbère et ce n'est que peu à peu, et seul, que j'ai découvert l'existence d'une culture berbère propre, et d'une musique berbère. Puisqu'elle existe et qu'elle vit en moi, je veux simplement la faire connaître et la faire aimer. Pas figée dans une tradition qui la condamnerait à une mort lente, mais bien vivante et mouvante. C'est pour cette raison que j'ai introduit dans le disque des instruments occidentaux qui peuvent faire dire aux gens : « Cette musique n'est pas d'ici, mais elle me parle. » La musique, le chant, ce sont des langages privilégiés qui parlent au corps et au cœur directement. Je ne veux pas faire de folklore (c'est à la mode !). Je ne veux pas non plus de cette guimauve où il est sempiternellement question d'une bien-aimée perdue, retrouvée ou inaccessible, au choix. Je suis algérien, mais si je parle de moi, de ma vie, de mes colères, de mes espoirs et, surtout, de ma liberté, il faut que d'autres, n'importe où dans le monde, reconnaissent leurs espoirs et leur liberté à travers ma parole et ma musique. La liberté isolée, le bonheur dans un bocal, ça n'existe pas. Qu'est-ce que c'est, passer devant 2 000 personnes, qu'est-ce que c'est, avoir la « gloire » et le fric, qu'est-ce que c'est, mourir et ressusciter, qu'est-ce que c'est, aller chanter sur la planète Mars, si, au bout de tout ça, aucune barrière ne tombe, si rien ne change jamais ?

Djamel Allam

Photo Bruno Carrère

danse

le théâtre du silence

Photo Jo Génovèse

La compagnie de Jacques Garnier et Brigitte Lefèvre s'installe à nouveau pour une semaine à Grenoble. On se souvient de leur passage en mars 77 et de ce très beau ballet **Summerspace,** réglé dans le silence et qui se juxtaposait, pour la représentation, au décor pointilliste de Rauschenberg et à la musique « ouverte » de Morton Feldman.

Moins abstraites seront les chorégraphies de Jacques Garnier présentées cette année : **Le cordon infernal** sur la bande dessinée de Claire Brétécher avec des musiques de Händel, Mozart et Cimarosa et **Tristan et Iseult,** créé à Royan en 1976, sur des musiques celtes du Moyen Age et des extraits de Wagner. Ce dernier ballet sera donné les 8 et 9 en soirée.

Deux autres ballets dus à l'animateur de la troupe : **Danse continue** sur une musique de Bartok et **Fiat Lux,** musique de G. Bacewicz et Iron Butterfly.

De Brigitte Lefèvre, une seule chorégraphie **Pawa,** dansée par elle, sur une improvisation de Jean-Pierre Drouet. Enfin **Avalanche,** dû au chorégraphe américain Lar Lubovitch.

Il y a six ans, Jacques Garnier et Brigitte Lefèvre quittaient l'Opéra pour fonder le Théâtre du Silence.

Basée à La Rochelle depuis 1974, la compagnie mène sur la ville et la région, en collaboration avec la Maison de la Culture, une triple action : de création (les spectacles sont créés à La Rochelle, ou lors de festivals comme Royan) ; de diffusion (la compagnie donne de nombreuses représentations dans l'Ouest-Sud-Ouest. Le ballet **Tristan et Iseult,** notamment, a été en 1976 une « commande » de l'Année Romane en Poitou-Charentes) ; et de formation (animations scolaires, répétitions publiques, ateliers pour amateurs et professionnels, en liaison avec le Conservatoire de La Rochelle).

Outre les ballets de Jacques Garnier et de Brigitte Lefèvre – chorégraphie permanente – la compagnie travaille avec des créateurs américains : Lar Lubovitch qui a monté pour les danseurs du Théâtre du Silence **Avalanche** et **Cité Véron** (1976) et Merce Cunningham qui leur a confié **Summerspace** (1976).

Une ville, un jazz :

Wild Bill Davis Trio avec Jimmy Slyde

« Une ville, un jazz » est consacré ce mois-ci au jazz *musclé,* au swing irrésistible, à la fougue de l'organiste Wild Bill Davis, originaire du Missouri.

Maître de l'orgue Hammond – dont il dit que « c'est un orchestre en réduction », il est également arrangeur ; s'est produit chez Duke Ellington et tourne en France régulièrement.

La solidité du temps et la force exceptionnelle de l'ex-batteur d'Ellington, Sam Woodyard, s'unissent parfaitement à son jeu. De même, J. Dickie Thompson, guitariste attitré de W. B. Davis de 1964 à 1968, le retrouvera pour une démonstration éblouissante de Jimmy Slide, considéré comme le meilleur danseur à claquettes depuis plusieurs années.

Jazz chaleureux, entraînant, aucun qualificatif n'est de trop pour cette soirée de jazz classique.

N. M.-R.

Wild Bill Davis — Photo Bernateau

théâtre

fragments d'un discours amoureux

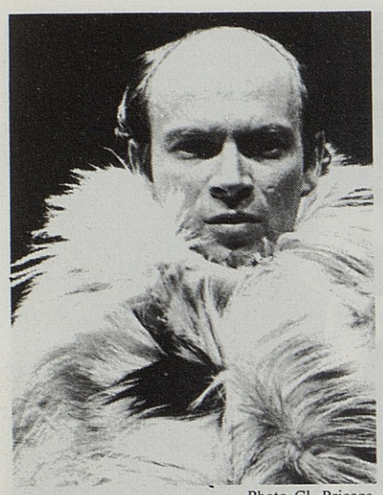


Photo Cl. Bricage

Pierre Leenhardt

Né en 1944, Pierre Leenhardt entreprend des études de Lettres qui le conduisent à l'animation culturelle. En 1967, il entre au Théâtre de Sartrouville dont il devient jusqu'en 1972 l'administrateur, date à laquelle il assure le secrétariat général de la Pomme Verte, compagnie de Catherine Dasté. Au cours de ces années, Pierre Leenhardt participe à l'animation théâtrale en milieu scolaire et écrit de nombreux articles sur le théâtre pour enfants. En 1973 paraît chez Casterman : **L'enfant et l'expression dramatique,** scénario original pour une dramatique télévisée diffusée par FR3. De 73 à 75 il est chargé de mission pour l'action culturelle sur la zone de Fos-étang de Berre, mission qui tournera court. En 1975, il prend en charge l'administration d'une jeune troupe aixoise : Les Mirabelles. Il est pendant cette période chargé de cours à l'Institut de Formation des comédiens animateurs à la Faculté d'Aix.

C'est en 1976, à Avignon, qu'il crée **Gros Câlin,** spectacle qui tournera jusqu'en 78, date à laquelle il adapte **Fragments d'un discours amoureux** (1) au théâtre Marie-Stuart à Paris.

(1) Spectacle conçu et interprété par Pierre Leenhardt ; textes additionnels de Bernard Delaneau ; décor, son, lumières de Patrice Bouqueniaux ; régie de Laurent Fachard.

Pour le public grenoblois, Pierre Leenhardt n'est pas tout à fait inconnu. Voici deux ans déjà, il était venu avec *Gros Câlin*. Il revient ce mois-ci avec une adaptation des *Fragments d'un discours amoureux* d'après R. Barthes. Il nous parle ici des rapports qu'il entretient avec ses spectacles.

J'aime bien dire que je ne suis pas comédien, ce qui est faux si une profession se définit en tant que source de revenus, puisqu'en effet, depuis deux ans, je vis de ce métier-là et qu'il occupe une bonne part de mon temps. Mais je voudrais n'être pas que comédien, et ne pas l'être à vie. J'ai tourné pendant dix ans autour des planches, et un jour j'y suis monté, parce que j'en avais envie, et qu'en lisant le *Gros Câlin* d'Emile Ajar j'avais eu l'idée d'un spectacle à en tirer. Comme ce fut un succès, j'ai récidivé... Mais ce que le théâtre m'a jusqu'à présent permis de dire, on pouvait le dire aussi avec des moyens non théâtraux. D'ailleurs, pour *Gros Câlin* comme pour *Fragments,* il s'est bien agi d'adapter un livre, et non de monter une pièce. Et pour un seul comédien.

Ce que je demande à mes spectacles, c'est qu'ils me permettent de parler de moi avec suffisamment de distance pour que, bien qu'emplissant la scène de moi seul, je n'empêche pas les autres, les spectateurs, de s'y reconnaître, puisqu'aussi bien ce que je dis et ce que je vis n'a guère de raison de n'être qu'à moi. C'était particulièrement vrai pour *Gros Câlin* et c'est sans doute ce qui créait l'émotion, pour un spectacle on ne peut plus simple.

Pour *Fragments d'un discours amoureux,* la démarche est la même (utiliser les mots d'un autre pour parler de moi avec distance), mais les moyens sont différents. Ajar avait écrit un roman, dans lequel je pouvais trouver une trame dramatique. Barthes a écrit un livre fait de « fragments », sans autre lien que thématique. Mais le livre de Barthes parle de l'amour, de ce qu'on dit, de ce qu'on fait quand on est amoureux, et de ces amoureux presque par nature malheureux, peut-être parce que c'est plus le fait d'être amoureux que d'aimer qui les intéresse, les méandres dans lesquelles ils s'enferment plus que le courant qui pourrait les faire vivre.

« L'art de la photographie, écrit Barthes, n'est pas de représenter mais de remémorer. » J'ai essayé qu'il en soit de même du spectacle, qu'il n'ait pas pour fonction de représenter un amoureux sur scène, mais de remémorer au spectateur ses propres états amoureux. L'émotion alors ne naît pas dans le spectacle lui-même, mais dans le cœur du spectateur. Sur scène, je ne raconte pas l'histoire d'un amour, je donne à voir – à travers des extraits choisis du livre, entrecoupés de textes poétiques de Bernard Delaneau – des images d'amoureux. L'effort a consisté à faire que les images soient belles et parlent clair, beaucoup plus qu'à les rendre expressives ou émouvantes.

Pierre Leenhardt

le temps d'une vie

une chronique québécoise

Cette pièce de Roland Lepage, relate l'histoire toute simple d'une femme, Rosanna Guillemette, que nous suivons, au fil de huit scènes représentant différents âges de sa vie, de sa naissance au début du siècle dans une ferme du Québec, jusqu'à sa mort vers les années 60 en plein Montréal. Comme le sous-titre le laisse entendre, c'est une « chronique entière » qui se déroule devant nous, ponctuée de temps forts : naissance, jeux de l'enfance, premier amour, mariage, vie de ménage, mort du père, expropriation, mort.

Le temps d'une vie

Photo Enguerand

Pour individuel qu'il soit, ce parcours n'en est toutefois pas moins fortement ancré dans la réalité rurale et sociale du Québec : les saisons et les travaux des champs sont présents, ainsi que le « progrès » technique et industriel ; et ce, pas seulement pour servir de toile de fond et faire couleur locale, mais pour faire sentir à quel point Rosanna est victime d'une société qu'elle ne songe pas à transformer.

Aucun réalisme pesant cependant, en dépit d'un dialogue simple et familier. Chaque scène est en effet précédée d'un tableau symbolique et lyrique, chargé d'illustrer de façon plus abstraite la situation concrète que va devoir affronter Rosanna, et de conférer à celle-ci un aspect inéluctable : ainsi le rapport de l'individu (scène) au groupe (tableau), du présent au passé, du concret à l'abstrait, apparaît comme un rapport de dépendance et de domination. C'est de résignation et de destin que nous entretient **Le temps d'une vie.** Destin de Rosanna, immobile et figée au sein d'une vie monotone où « seules évoluent les choses, où seul passe le temps ».

Créée, il y a plus de cinq ans, dans une salle de classe, sans décor ni costume, la pièce a connu depuis une carrière ininterrompue, tant au Québec qu'en Europe. Elle obtint, notamment, un succès très remarqué au Festival d'Avignon 1977. A cette occasion, toute la presse signala la haute qualité de la représentation, mettant en particulier l'accent sur l'interprétation de Murielle Dutil dans le rôle de Rosanna : « Tout le spectacle repose sur elle, sur l'intelligence de son regard, l'humour de son sourire, la douceur de ses gestes, les crispations de son corps. (...) Elle possède la classe et le pouvoir des grandes stars, ces monstres capables de créer leur vérité, la vérité, dans n'importe quelle situation, et on y croit. » (1).

Patrick Brunel

(1) *Le Monde*, 7-8 août 1977.

Murielle Dutil dans « Le temps d'une vie » Photo X

les mille et une nuits

de jérôme savary

Le Grand Magic Circus est de retour. Souvenez-vous : **Robinson Crusoé** *en 69. Et depuis,* **Zartan, de Moïse à Mao, Cendrillon,** *et bien d'autres spectacles que l'on a pas vus à Grenoble. Jérôme Savary et sa troupe viennent, ce mois-ci, avec* **Les mille et une nuits.** *Il a accordé, lors de la présentation du spectacle au Théâtre d'Orsay au printemps, une interview à Georges Molina, journaliste à* Libération *(1). Nous en reproduisons ici de larges extraits.*

Jérôme Savary : Je voudrais dire, pour commencer que... le théâtre, du fait des gens qui le contrôlent, est un art en voie de disparition, il s'adresse à une élite. Les pouvoirs publics semblent n'avoir aucune réaction devant cette mort lente. Les spectacles deviennent de plus en plus hermétiques, d'où ce désintéressement.

Ne crois-tu pas qu'on assiste à la naissance d'un nouveau théâtre, il existe aujourd'hui une multitude de jeunes troupes ?

J.S. : Il se produit, au théâtre, le même phénomène de concentration qu'au cinéma. Les structures d'accueil sont dérisoires pour ne pas dire inexistantes, les pouvoirs publics ne laissent pas aux jeunes troupes la possibilité de s'exprimer. Sans lieux de spectacle, sans lieux de répétition, sans un minimum vital pour croûter, une troupe ne peut pas vivre.

Je crois que le Magic, de ce point de vue, est une des rares troupes issue de 68 à avoir tenu le coup, à réussir à contourner ces barrages. Pendant sept ans – de 68 à 75 – nous n'avons eu aucune subvention. Du reste, on vient de nous la supprimer sous prétexte que j'ai dit, il y a quelques années, qu'on n'en voulait pas... Cela dit, si on a réussi à exister, c'est que nous avons compris très vite qu'il fallait échapper au parisianisme... Alors, on est parti sur les routes, on a créé notre propre réseau de distribution et pas seulement en France mais aussi en Allemagne, en Angleterre, en Italie, aux Etats-Unis, etc. On pouvait jouer à l'étranger parce que la base de nos spectacles n'est pas littéraire. La pantomime, la musique y ont une place centrale. Cela nous permet d'ailleurs de toucher un très grand public.

Donc, depuis dix ans, on a sillonné les routes, nous appuyant plus sur le public que sur la presse, un peu à la manière de certains groupes rock – comme Ange par exemple. On a formé un public qui, quel que soit notre spectacle, vient nous voir. Depuis dix ans, ça ne s'est pas démenti. Et si cette formule marche, c'est que nous avons fait l'effort d'aller là où sont les gens. Beaucoup de gens de théâtre s'enferment dans un lieu unique, créant un public étroit et non renouvelé, et là, ils sont vulnérables. La force du Magic Circus, c'est son public et – je l'ai toujours dit – le jour où il y

(1) *Libération*, 29 mai 1978.

suite page 12 ►

Photo X

suite de la page 11

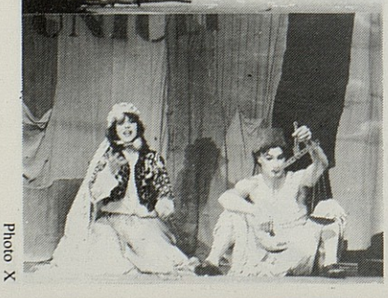


Photo X

aura une désaffection du public pour nous, on s'arrêtera...

Comment travaillez-vous ? Comment construisez-vous vos spectacles ?

J.S. : D'abord, on a un problème de temps. Jamais on n'a consacré plus d'un mois à la construction d'un spectacle. Ça fait court. Mais on ne peut fonctionner plus d'un mois sans avoir de rentrées d'argent. Quand nous travaillons ensemble, nous avons une recherche commune...

Au Magic, généralement, le travail commun débute à partir d'une brochure que j'écris. On fait beaucoup d'improvisations sur les thèmes du futur spectacle, chaque acteur a une part – importante – de création. La plupart du temps, les quinze premières représentations sont plus des répétitions en public qu'une forme définitive du spectacle. On travaille beaucoup en fonction des réactions des gens. Ça, c'est un aspect fondamental de notre boulot. C'est donc plus dans sa réalisation que dans sa conception que nos créations sont collectives.

Le théâtre en France, en Europe, est en pleine crise. Ne penses-tu pas qu'aux Etats-Unis, à travers des gens comme Bob Wilson ou Meredith Monk par exemple, on est en train d'explorer une nouvelle voie susceptible de redonner une vie au théâtre et même à l'art en général ?

J.S. : J'aime beaucoup M. Monk parce qu'elle mène un travail solitaire fantastique. Je suis aussi fasciné par B. Wilson, bien que très opposé à son approche du théâtre. J'estime que la grande maladie du théâtre, ce qui a amorcé la désaffection du public ces vingt dernières années ce fut les révolutions théâtrales du Living et de Grotowski. J'entends par là que ce sont des gens qui ont introduit l'introspection ; ils ont abandonné le dialogue avec le public pour dialoguer avec eux-mêmes. Ils estiment en somme que ce qu'ils ont à dire est suffisamment important pour que mille personnes en profitent. Deuxième étape, ils deviennent des prophètes, ils viennent faire la leçon, ils produisent toute une pléiade de spectacles, très beaux, mais qui referment le cercle de l'audience... L'auteur de théâtre doit lui aussi participer à l'expérience qu'il propose, il doit vivre la vie d'un groupe et ce groupe doit être composé d'artisans. Pour moi, le théâtre n'est pas une profession libérale. Cela dit, ce qu'il y a de formidable aux Etats-Unis c'est qu'au sein de chaque université, il y a des cellules de recherches, des lieux aussi bien équipés que le Théâtre de la Ville, des départements de cinéma avec tout l'équipement souhaitable. Tandis qu'en France, c'est le désert, c'est le scandale. Il n'y a rien dans les facultés, ou si peu, c'est carrément dérisoire.

Comment choisissez-vous vos spectacles ?

J.S. : Je vais te dire une chose, j'ai arrêté mes études en troisième. Je n'ai même pas le BEPC. C'est important de dire ça parce que ça veut dire que je n'ai pas été sensibilisé aux courants de la pensée en général. Donc, mes choix s'orientent vers des thèmes que tout le monde connaît.

Etant insoumis – je ne voulais pas faire la guerre d'Algérie – je suis parti à 18 ans aux Etats-Unis, dans les années 60. J'y suis resté plusieurs années. Beaucoup de choses se sont passées là-bas pendant cette période de ma vie. C'est une époque très importante pour moi. Et ma culture s'est faite au beau milieu de la bande dessinée, qui était en pleine révolution à ce moment-là. Je ne veux pas dire que ce que nous faisons au GMC, c'est de la bande dessinée théâtralisée, mais ce ne sont pas deux mondes étrangers l'un à l'autre non plus. J'ai toujours choisi des grands thèmes que tout le monde connaît, des thèmes disons très populaires *(Zartan, frère de Tarzan ; Robinson Crusoé ; Cendrillon ; le Christ ; de Moïse à Mao ;* maintenant *Les mille et une nuits* et bientôt *Le tour du monde en 80 jours).* Ces choix nous permettent de toucher un grand public, de démystifier les valeurs que ces histoires véhiculent et de faciliter la dérision, la moquerie des conventions dont ils sont des illustrations-type. Ils permettent également à l'esprit du Grand Magic Circus – un esprit surréaliste, pas mal inspiré de Jarry aussi – de s'exprimer le plus complètement possible.

« Les contes des Mille et Une Nuits », qu'est-ce que c'est ?

J.S. : Les mille et une nuits, c'est un spectacle sur le rêve et l'imagination, sur l'impossibilité de rêver dans cette société. J'ai choisi les contes parce que, d'une part, j'aime leur esthétique et, d'autre part, parce qu'ils sont issus d'une tradition orale, ce n'est pas un auteur unique. Tu sens bien que c'est un peuple qui a inventé ces histoires. Nous, on s'est mis dans la peau des conteurs arabes, et un conteur n'éprouve pas le besoin de respecter un texte. Et il y a autant de manières de les raconter que de gens qui les racontent. C'est dans cette optique là que nous avons travaillé. Et puis, les contes, ça symbolise bien cette cassure qu'il y a entre le réel et l'imaginaire. Je veux dire que, quand tu es môme, on te branche à fond dans cet univers et, à sept ans, on te fout un attaché-case dans les bras pour te dire : *« petit, tout ça c'est des conneries, la vie c'est une autre paire de manches, alors oublie-les et travaille bien à l'école. »* Tu vois, mille et une raisons de choisir des contes. Cela dit, on s'est aperçu de l'aspect réactionnaire, raciste parfois de la morale des contes. Et on tâche de le montrer aussi. Aujourd'hui, le conte moderne, c'est le PMU ou le Loto. Les gens jouent et ils attendent de gagner. Ce qu'il faut retrouver, c'est de pouvoir vivre l'esthétique qu'il y a dans les contes sans en subir la morale. C'est cela l'imagination au pouvoir.

Propos recueillis par Georges Molina

l'opéra de quat'sous

L'Opéra de quat'sous est une pièce charnière dans l'œuvre de Brecht dans la mesure où elle fait transition entre les premières œuvres plutôt teintées d'anarchisme (**Tambour dans la nuit, Baal** par exemple), et celles de la maturité offrant une approche marxiste de la société.

De plus, **L'Opéra** coïncide avec la fin du règne de la bourgeoisie de l'après-guerre : déflation, afflux de capitaux américains, concentrations d'entreprises, etc. Certes, Hitler n'a pas encore le pouvoir, mais il devient urgent, pour les classes dirigeantes, de ne pas se laisser déposséder de leurs privilèges.

L'argument de **l'Opéra de quat'sous** est tiré de **L'Opéra des Gueux,** de l'anglais John Gay. A Soho, bas quartier de Londres, la société Jeremiah Peachum règne en monopole sur la mendicité publique dont elle tire de fructueux avantages pécuniaires. Par ailleurs, Mackie-le-Surineur contrôle avec sa bande le monde du crime et de la prostitution. Les deux groupes vivent en bonne intelligence jusqu'au jour où Mackie enlève et épouse Polly, la fille de Peachum. Ce dernier ne peut tolérer une telle union et s'empresse de dénoncer Mackie à la police. Arrêté, évadé, puis repris, le bandit est sur le point d'être pendu lorsque la reine envoie un héraut le libérer, l'anoblir, lui offrir un château et lui promettre une pension... Comme le dit alors Mme Peachum : « Tout est bien qui finit bien. »

Ce dénouement, on ne peut plus conventionnel, suffirait à lui seul à prouver l'intention parodique de Brecht. Parodie de la bourgeoisie allemande d'une part, parodie de l'opéra considéré comme spectacle bourgeois, d'autre part.

Ce que Brecht veut rendre explicite aux yeux du public, c'est que, dans la société capitaliste où l'argent est le nerf de toute entreprise, bandits et mendiants sont amenés à calquer leur comportement sur celui de la bourgeoisie. Il ne faut donc pas que celle-ci s'attendrisse sur les héros et s'identifie à leurs aventures, mais qu'elle se reconnaisse dans ce miroir qu'est la pièce que Brecht lui tend. Loin d'être pourvus de psychologie, bannissant tout faux romantisme, les personnages seront donc la personnification des idées que la bourgeoisie se fait de la pègre et des mendiants.

1928 – Final de l'opéra de Quat'sous – Mackie sous la potence.

Bertolt Brecht en 1920 (2e à gauche) dans « l'orchestre burlesque de Munich » de Karl Valentin.

Quant à la parodie de l'opéra traditionnel, la collaboration de Brecht et de Kurt Weil la met pleinement en lumière. Tous les styles musicaux – choral, romances, marches militaires, jazz, opéra italien – sont mêlés, rompant ainsi avec la tradition.

Le Grenier de Toulouse ne cache pas qu'en présentant **L'Opéra de quat'sous** il entreprend « une tâche difficile et ambitieuse ». Mais il pense que notre période de « désagrégation de l'orthodoxie politique suscite une quête des origines, des textes de jeunesse (...), remettant en vogue des sensibilités premières, de type libertaire, portées par une lucidité désespérée et cynique ». Et d'ajouter que la pièce de Brecht « retrouve, par les hasards de la politique et du goût, une surprenante actualité ».

Le spectacle mis en scène par Maurice Sarrazin est une co-production du Grenier de Toulouse et du Théâtre du Capitole (1), et pour la première fois en France, les « songs » de Brecht et Weil seront chantés en allemand. C'est donc bien de théâtre musical qu'il s'agit. **L'Opéra de quat'sous** est un spectacle total où, comme dans tout le théâtre de Brecht, la réflexion ne s'exerce jamais au détriment du plaisir. Puisse cette représentation de **L'Opéra** être l'occasion de le vérifier.

Patrick Brunel

(1) La direction musicale est assurée par Xavier Darasse.

Maurice Sarrazin a voulu conserver à l'*Opéra de Quat'sous* l'authenticité et la force du message de Brecht en maintenant la langue allemande pour la partie chantée et en faisant appel à des chanteurs allemands. Comme il le dit lui-même : « J'avais remarqué que la traduction appauvrit la force de toutes les chansons... je présente pour la première fois un spectacle bilingue, ce qui donne à la fois le contenu idéologique de l'œuvre et sa force émotive, sensorielle en allemand. » Outre les comédiens et les chanteurs, 12 musiciens de l'orchestre du Théâtre du Capitole, sous la direction de Xavier Darasse, participent au spectacle.

CHAILLOT

Le Théâtre National de Chaillot, comme les années précédentes, fera bénéficier les adhérents de la Maison de la Culture, sur présentation de leur carte, d'une réduction sur tous ses spectacles, soit 22 F au lieu de 35 F. (Théâtre National de Chaillot, place du Trocadéro, 75116 Paris - tél. 553.74.27).

mammifères sauvages

Lynx, loup, ours, musaraigne, fouine, loutre, martre, chauve-souris, belette, hermine, campagnol, muscardin, blaireau, loir, lerot... Pourquoi l'homme des grandes agglomérations est-il incapable de décrire une tête, une forme, une couleur, un mouvement à propos de la plupart de ces mammifères. La nature nous devient de plus en plus étrangère malgré le succès des films télévisés consacrés aux animaux et celui des livres aux photographies luxueuses. Comme une compensation, le nombre d'animaux domestiques augmente pendant que les mammifères sauvages sont gravement menacés.

La Maison, en collaboration avec la Fédération Rhône-Alpes de la Nature (FRAPNA) et le Museum de Grenoble, a réalisé l'exposition **Mammifères sauvages** (1). Nous renouons ainsi avec la tradition des expositions naturalistes. Suggestive, avec peu de textes, dix vivariums (lerots, rats noirs, musaraignes, loirs...), des animaux exhumés du Museum de Grenoble (2), cette exposition devrait passionner les enfants (que deviendront-ils coupés du monde naturel, du contact avec les animaux ?) et, bien sûr, les adultes. Mais le temps n'est plus seulement à s'émerveiller, il est aussi à agir contre les atteintes de la « civilisation » envers l'équilibre naturel : industrialisation, urbanisation, pollutions des eaux et de l'atmosphère, diminution de l'espace naturel, « mitage » des résidences principales et secondaires... Sera-t-on obligé de contempler un jour toutes ces espèces dans des réserves entretenues par l'homme pour se souvenir ? Certains se battent et luttent pour protéger la nature. Occasion leur est donnée de s'exprimer à travers cette exposition qui sera, à partir de janvier, décentralisée dans le département.

Jean-Yves Bertholet

(1) On pourra la voir, à la Maison de la Culture, du 21 novembre au 22 décembre.
(2) Ce Museum est trop ignoré de la population, malgré la richesse de ses collections. L'exposition permet à son nouveau directeur, Armand Fayard, de sortir certaines pièces telles que ours, loup, lynx, castors, etc.

Animations (entrée libre)

24 novembre, 14 h à 19 h
Animation sur le lynx dans l'exposition avec Michel Fernex, spécialiste de la réintroduction du lynx.

25, 26 novembre :
Colloque de mammalogie ouvert au public.
Samedi 25 à 20 h 30, projection de films sur les grands carnassiers.

29 novembre, 6 et 13 décembre, 15 h à 17 h :
Ateliers de dissection de pelotes de réjection de rapaces
(inscriptions auprès du service « accueil »).

15 décembre, 20 h 30 :
« Le castor », avec le Père B. Richard, chercheur au C.N.R.S.

Tous les jours :
Montages diapos : « Renard et rage » ; « Réintroduction de la marmotte en Vercors » ; « Cris de mammifères ».
Films dont « Le loup : la fin d'un mythe » (Canada).
Présence, dans l'exposition, d'un animateur de 14 h à 18 h.

Visites scolaires : les mardis, mercredis, jeudis et vendredis de 14 h à 17 h (sur rendez-vous auprès des hôtesses d'accueil).

les mammifères, la nature et... l'homme

Il y a quelques dizaines de millions d'années, dans le monde dominant mais en régression des reptiles, surgissaient les premiers mammifères : animaux possédant des mammelles et des poils. Avec 4 500 espèces, les mammifères se situent loin derrière les oiseaux (8 600), les poissons (2 300) et surtout les insectes (1 000 000).

Pourvus d'une grande plasticité, les mammifères ont colonisé les terres, les airs, les eaux ; colonisation s'accompagnant d'autant de spécialisation et d'adaptation anatomique et physiologique.

Des mammifères primitifs qui pondent des œufs (ornithorynque) aux placentaires qui donnent naissance à des jeunes parfaitement constitués en passant par les marsupiaux qui finissent d'élever leurs larves dans leur marsupium, une image de l'évolution nous est donnée au travers de différents continents. Mais l'histoire des mammifères ne peut être dissociée de l'évolution de l'homme successivement ou conjointement : proie, prédateur, adorateur, chasseur, maître, dominateur, exterminateur, protecteur.

Vouloir revenir constamment en arrière, à la recherche d'espaces naturels, parfaitement autogérés, qui d'ailleurs n'existent plus, semble bien inutile. L'homme, en se multipliant, en réduisant les espaces, condamne la nature à subir son intervention. La survie des mammifères est aujourd'hui soumise aux décisions des gouvernements. Déjà, certains accordent des subsides pour des raisons économiques et commerciales. Les enclos d'élevage d'espèces sauvages se multiplient, les parcs et l'industrie touristique se développent intensément et, dans le même temps, diminuent d'autant les possibilités qu'a l'homme de voir, de lui-même, un animal.

L'exploitation sur des bases scientifiques du capital nature mis à notre disposition paraît la meilleure chance de survie des espèces. C'est une voie nouvelle qui s'ouvre et que contesteront, sans doute, les partisans d'une certaine éthique de la Nature.

Armand Fayard
Conservateur du Muséum de Grenoble

Colloque national d'études des mammifères sauvages : les carnivores

La Société française pour l'Etude et la Protection des Mammifères et la Fédération Rhône-Alpes de protection de la nature organisent les 25 et 26 novembre 1978, dans la Maison, le 2e Colloque National de Mammalogie (étude des mammifères).

L'opinion publique se préoccupe beaucoup, en ce moment, des problèmes de la rage et du renard, des destructions de « nuisibles », de la réintroduction du lynx dans les Alpes. Aussi le thème du colloque sera cette année : **Les carnivores sauvages.**

Les naturalistes amateurs et professionnels, les chasseurs, les forestiers mais aussi toutes les personnes intéressées par la nature peuvent participer aux travaux de ce colloque. Au programme : tables rondes, communications, débats, projections de films et de diapositives.

Jean-François Noblet
FRAPNA-Isère

l'occupation des usines

italie - septembre 1920

Dans le cadre d' « Un auteur, un livre », la Maison accueille, le 30 novembre, l'historien italien, Paolo Spriano. Georges Couffignal, enseignant à l'Institut d'Etudes Politiques de Grenoble, présente ici l'auteur et dit l'intérêt que le lecteur français pourra trouver à cet ouvrage.

L'Histoire n'a pas fini de s'interroger sur ces grands mouvements sociaux à caractère révolutionnaire qui déferlèrent sur l'Europe au lendemain de la première guerre mondiale. Pendant longtemps, en France, les études mettaient quasi exclusivement l'accent sur les événements russes et allemands. Le regain d'intérêt apporté ces dernières années à la pensée d'A. Gramsci, la mise en place de « conseils d'usine » par le syndicalisme italien depuis « l'automne chaud » de 1969, ont avivé le désir de connaître ce moment important de l'histoire ouvrière italienne et européenne que fut l'occupation des usines en 1920. Jusqu'à présent, on n'en avait qu'une connaissance parcellaire, soit à travers des articles de revue (Autogestion, Les temps modernes, Politique aujourd'hui, Esprit...), soit à travers les nombreuses études parues sur Gramsci. L'ouvrage de Paolo Spriano avait, dès 1964, comblé cette lacune en Italie. Il aura fallu le concours de plusieurs volontés militantes (l'Association des émigrés italiens, les éditions « La pensée sauvage », le traducteur J.-C. Mouret) pour que le public français ait enfin la possibilité de connaître, de manière approfondie, ces événements.

P. Spriano, dont on connaît en France l'ouvrage sur *L'eurocommunisme,* est l'un des meilleurs historiens que possède actuellement l'Italie. A la fois spécialiste de Gramsci et auteur d'une monumentale étude sur le Parti Communiste Italien, il participe activement depuis de nombreuses années aux débats et recherches qui mobilisent la gauche italienne, en particulier le P.C.I. dont il est membre. Son ouvrage n'en a que plus d'intérêt : à la rigueur scientifique de la présentation et l'analyse engagée dans l'action. Les premier et dernier chapitres en particulier (« Les forces en présence » ; « La situation était-elle véritablement révolutionnaire ») en portent la marque. Ils permettent de bien comprendre dans quelles conditions politiques, économiques, sociales, se produisit l'explosion de septembre 1920. Ils permettent de « décoder » la relation événementielle, pour saisir les raisons de ce dramatique échec de la classe ouvrière italienne, échec laissant la place libre pour l'avènement de Mussolini.

Tout au long de l'ouvrage, l'enjeu capital des luttes entre révolutionnaires et réformistes, entre base ouvrière et bureaucraties syndicales, qui fut à la source des élaborations théoriques d'A. Gramsci, apparaît dans toute sa complexité. Cet enjeu n'appartient pas qu'à l'Histoire...

Une dernière remarque : comme le titre l'indique, le livre de P. Spriano (1) analyse surtout le fait massif dans l'ensemble de la péninsule italienne que fut l'occupation des usines en septembre 1920. Il ne traite donc qu'occasionnellement du mouvement des conseils, qui fut essentiellement limité à la ville de Turin. En ce sens, le lecteur français n'aura pas le sentiment du « déjà lu ». Et s'il veut de plus amples précisions, nul doute que le débat du 30 lui en procurera l'occasion !

Georges Couffignal

(1) L'occupation des usines, Italie, septembre 1920. Ed. La Pensée Sauvage, B.P. 11, 38640 Claix.

A l'affiche de décembre

Olivier Messiaen a 70 ans. On célèbre cet anniversaire partout. Grenoble lui consacre deux concerts du cycle « Musiques de notre siècle » : le 7 dans la Maison, le 10 à l'église Saint-Bruno (La Nativité). Autres musiques : de la Pop avec **Magma** les 9 et 10 ; du jazz le 15.

En théâtre : suite et fin de **l'Opéra de quat'sous** de B. Brecht, du 1er au 3. Et une reprise attendue du C.D.N.A. : **Maître Puntila et son valet Matti** du même B. Brecht, du 14 au 22 inclus. Pour les enfants, en collaboration avec TEC, vingt-cinq représentations (du 8 au 22) : de **La grande main de Faragaladoum,** de Raymond Gerbal, par le Théâtre Romain-Rolland de Villejuif. Et puis du cinéma, toujours pour les enfants : **Dora et la lanterne magique** de P. Kané, les 19 et 20. Littérature : **Un auteur, un livre** (le 21) avec Didier Decoin.

Le secteur cinéma nous propose pendant trois jours des **Rencontres du cinéma régional :** du 8 au 10.

Arts plastiques : poursuite de l'exposition **Espace du temps** sur l'art abstrait français des années 50. Enfin une grande variété, pleine de vie, de musique et de danses : **Rhapsodie Roumaine** (les 5 et 6).

Gramsci écrit – à la veille même des événements de 1920 – que l'histoire est un maître sans disciples. Et cependant, si elle ne fournit pas d'indications pour le présent, l'histoire de l'occupation des usines contient des thèmes sur lesquels le débat ces dernières années a rebondi de façon passionnée.

Ce n'est pas par hasard si Gramsci, toujours lui, dans une note de prison, se référera à l'épisode le plus fort du « biennio rosso » (1) en parlant de la « grande peur ». L'émotion produite dans tout le pays fut énorme, et pas seulement à l'époque : après des décennies, l'occupation des usines reste une référence nécessaire dans la vie politique et sociale italienne.

Paolo Spriano

(1.) « Les deux années rouges », désigne en Italie les années 1919 et 1920 qui virent une suite de processus révolutionnaires.

images d'enfants

Laissez-nous jouer
de Ivanka Grabtcheva

Ce film bulgare est composé de deux sketches. Le premier *Tentation* est l'histoire d'un enfant qui a trouvé un portefeuille. Il se sert de l'argent pour payer des bonbons et des boissons à ses copains. Le petit groupe commence à se poser des problèmes de conscience ; il part à la recherche d'un avocat mais ne trouve que son fils. Celui-ci les aide à retrouver le propriétaire et organise les dépenses...

Le deuxième sketch *Le concert de violon* est l'histoire d'un enfant dont les parents, persuadés de son talent, l'obligent à prendre des leçons de violon. L'enfant qui n'a aucune attirance pour la musique a « échangé » ses leçons avec un de ses camarades. Mais lors d'une fête scolaire on lui demande de montrer ce qu'il a appris... (les 21 et 22 novembre).

Contes d'Andersen

Dans le cadre des activités entamées, ce trimestre, sur **Le conte et les enfants,** le secteur littéraire propose une lecture à voix haute des Contes d'Andersen les vendredis 10, 17 et 24 novembre à 18 h.

Tout à coup apparut une vaste lueur comme si le ciel lançait des gerbes de feu (La Reine des Neiges,)

Dans les premiers films de Louis Lumière, à la fin du siècle dernier, les enfants occupent une place importante. Il faisait d'ailleurs jouer sa propre famille. Un petit garçon joue ainsi le rôle principal du premier film célèbre : « L'arroseur arrosé ». Très tôt, s'élabore un cinéma pour enfants, interprété par des enfants L'un des films les plus connus est, sans doute, « Le Kid » de Charlie Chaplin avec Jackie Coogan. Mais un rapide survol de l'histoire du cinéma montre que, malgré tout, ces *images d'enfants* n'occupent pas une place très grande dans la production et bien peu d'œuvres résistent à l'épreuve du temps. Celles d'aujourd'hui ne sont pas non plus légion, puisqu'en France circulent une vingtaine de films où les enfants occupent la première place.

C'est ce qui a poussé un certain nombre d'animateurs et d'exploitants à publier un manifeste pour un cinéma auquel ils ont droit. Il concerne le cinéma pour enfants dans sa globalité. Les promoteurs de ce manifeste revendiquent un cinéma spécifique reconnaissant la différence au niveau du développement, des intérêts, du statut ; demandent un cinéma ni moralisateur (d'intégration) ni enseignant (instructif) ni distractif (d'illusion) ; recherchent un cinéma non mineur mais d'exigence esthétique. Et plus généralement, souhaitent un cinéma qui tienne compte de la réalité sociale où vit et lutte l'enfant, qui contribue à lui donner une appréciation de la vie au travers de sa sensibilité et de son imaginaire où naissent analyse et critique. Le *voir* est en effet une activité créatrice. Ce cinéma doit contribuer à permettre à l'enfant d'acquérir une autonomie de comportement dans son environnement. Ces revendications s'accompagnent d'actions spectaculaires puisque des semaines sont organisées dans certaines villes de France, des interventions sont faites auprès des pouvoirs publics et de la profession.

La Maison de la Culture s'associe, bien sûr, à ces actions. Nous y participerons cette année en organisant un cycle mensuel de films dans lesquels les enfants sont les acteurs principaux. En septembre on a pu voir « Jeux interdits » qui est classique. Les films suivants le sont moins mais ils ont fait leur preuve dans d'autres villes. Si la diffusion de ces œuvres est essentielle, l'animation opérée à partir d'elles ne l'est pas moins.

Les débats après les projections en petits groupes ou plus tard, à froid, sont possibles. Un travail sur les scénarios, déjà commencé avec des classes de Grenoble, est également à mettre en œuvre. Enfin l'expérience grenobloise montre que ces diffusions peuvent entraîner des petites réalisations en super 8. Mais si la Maison de la Culture peut aider à l'émergence de ces activités, elle ne peut intervenir dans tous les groupes, classes... Le rôle des animateurs, éducateurs, instituteurs, professeurs est ici essentiel. Nous devons donc faire un bout de chemin ensemble.

J.-P. Bailly

suite de la page 3

tivités spectaculaires sont très sensibles à toutes les difficultés que peuvent rencontrer les différents domaines de la création. Mais, dans la situation actuelle, les majorations les plus fortes envisagées sont elles-mêmes sans rapport avec les besoins et ne seront pas, pour l'essentiel, à l'origine de nouvelles initiatives.

La différenciation opérée à l'encontre de l'action culturelle décentralisée n'est de toute manière pas innocente ; elle vient après trop d'attaques contre les Maisons de la Culture (mise en cause de l'autonomie des associations de gestion, tentative de les isoler de l'ensemble du secteur culturel en les plaçant sous la tutelle de la Jeunesse et des Sports) pour que l'on ne l'analyse pas autrement que comme une volonté de limiter l'action de ces établissements.

L'attitude actuelle du ministre de la Culture d'ignorance délibérée des Associations de gestion va dans le même sens. Si elle se confirmait, elle traduirait non seulement un mépris de la vie associative mais aussi la volonté de couper les Maisons de la Culture des forces sociales, d'en faire un simple équipement de diffusion.

Ne cherche-t-on pas, sans le dire, à mettre fin à toutes les expériences novatrices qui ont été réalisées depuis dix ans environ avec et autour des Maisons de la Culture comme des C.A.C., qui globalement cherchent à inventer de nouveaux rapports entre la population, la création et l'expression artistique et culturelle, en ouvrant le champ du « culturel » aux différents aspects de la vie sociale, en diversifiant au maximum les types de rapport qui peuvent s'établir entre la population et les formes actuelles de la création artistique, de la réflexion sur le développement social.

Si les Maisons de la Culture devaient progressivement se cantonner dans un rôle de diffusion de spectacles, même de qualité, elles mettraient en cause par là-même leur enracinement dans la ville, dans le département où elles sont implantées, elles deviendraient un second théâtre municipal, ce qui n'est ni négligeable, ni négatif mais ne correspond pas à leur mission spécifique.

C'est cette perspective que me semble dessiner la politique actuelle de l'Etat et je ne vois, pour la conjurer, qu'une réponse possible.

- Maintenir et développer une action de défense (révision des moyens financiers, respect de la structure associative) avec les organisations syndicales du personnel, les collectivités locales et l'ensemble des collectivités adhérentes qui s'étaient déjà mobilisées sur ces thèmes le 19 octobre de l'année dernière.

- Poursuivre, malgré toutes les difficultés, dans le sens d'un nouvel approfondissement de nos relations avec les différents publics, avec les collectivités adhérentes à la Maison de la Culture, rechercher localement avec les élus, les groupes sociaux, et les autres équipes de création, d'action culturelle et socio-culturelle les moyens et les voies d'un enrichissement des pratiques culturelles concrètement vécues à Grenoble et dans l'Isère.

Dominique Wallon
Président de l'Association